

Feuillets mensuels
de la
SOCIÉTÉ NANTAISE
de PRÉHISTOIRE

Siège social : Muséum d'Histoire Naturelle - 12, rue Voltaire - 44000 NANTES - CCP 2364-59E

www.snp44.fr

58^{ème} année

MAI 2014

N° 509

PROCHAINE SÉANCE

Cyrille Chaigneau, Médiateur scientifique au Musée de Préhistoire de Carnac, sera l'invité de notre prochaine rencontre, **dimanche 18 mai**, sous la coupole de l'**amphithéâtre du Muséum d'Histoire Naturelle**, à **9h30**. La séance aura pour thème :

LES MOUND BUILDERS : à la découverte de la préhistoire des Amérindiens de l'est de Etats-Unis.

« A l'instar d'une connaissance populaire des « Gaulois » inscrite dans le marbre par nos héros nationaux que sont Astérix et Obélix, fruits de l'imaginaire collectif de la 3^{ème} République et de son « roman national », notre connaissance des « Indiens d'Amérique » se réduit le plus souvent à la mythologie fantasmée de la « Conquête de l'Ouest », forgée à grand renfort de westerns et de bandes dessinées (de Lucky Luke à Blueberry en passant par les Tuniques bleues) et imposant l'image des « tribus nomades » des Grandes Plaines de la 2^{ème} moitié du XIX^e siècle comme un invariant des peuples autochtones du continent nord américain.

Depuis l'arrivée des premiers Européens en Amérique du Nord, lesquels eurent la surprise de s'apercevoir que d'autres peuples y vivaient déjà, la question du passé des autochtones s'est posée, question à la fois complexe et épineuse sur le plan politique. Des années durant, la vie des indigènes a été considérée à travers les prismes mêlés du racisme et du romantisme, ce

qui permettait d'idéaliser les sociétés amérindiennes d'avant la colonisation tout en justifiant leur destruction. On pouvait imaginer cette réalité indigène comme une ère de ténèbres sauvage et brutale ou comme un éden respectueux de l'écologie, où l'homme vivait en parfaite harmonie avec la nature, semblant exister en dehors de l'Histoire.

C'est ce que contredisent avec force les travaux de l'archéologue Timothy Pauketat sur Cahokia, la plus grande ville amérindienne au nord de Mexico. A son apogée, au XII^e siècle, ce centre urbain implanté dans les plaines alluviales du Mississippi, dans l'ouest de l'Illinois, à quelques kilomètres à l'est de la moderne Saint Louis, était probablement plus grand que le Londres de l'époque. Son influence économique, culturelle et religieuse s'étendait sur une grande partie du centre des Etats-Unis. Il était doté d'une place centrale de 25 hectares et abritait la troisième plus grande pyramide du Nouveau Monde (ou "colline des Moines", de plus de 30 mètres de haut). Cahokia comptait au moins 20 000 habitants. Cela peut paraître insignifiant du point de vue du XXI^e siècle, mais il faudra attendre près de six cents ans pour qu'une autre ville, Philadelphie, atteigne la même taille sur le territoire des Etats-Unis.



Cahokia – Monk's Mound – Illinois

Et même, voilà à peine une génération de cela, beaucoup d'archéologues et d'anthropologues américains auraient trouvé l'expression "ville indigène" (Native American city) curieuse et contradictoire. La vision universitaire du passé n'était finalement pas si éloignée que cela de l'idée que s'en faisait la

culture populaire : les Indiens d'Amérique vivaient sans surexploiter la terre, organisés en sociétés de chasseurs-cueilleurs que complétait une agriculture de subsistance. Peut-être avaient-ils des "centres cérémoniels", ainsi que des villages saisonniers et des camps de pêche et de chasse, mais ils n'habitaient pas sur des sites permanents, et encore moins de grandes dimensions. Aux yeux de Pauketat, ce canon universitaire est la version aseptisée, politiquement correcte, des préjugés durables à l'encontre des capacités des Amérindiens.

Car si Cahokia est de loin le plus grand de ces sites, ce n'est certainement pas le premier, ni le seul. Ce site est emblématique de ce que les archéologues appellent aujourd'hui les Mounds Builders ou bâtisseurs de tumulus, à savoir un ensemble disparate de peuples amérindiens disparus avant l'arrivée des Européens (les Adenas, les Hopewells, les Mississippis), dans toute la moitié orientale des États-Unis et du Canada actuels, de la Louisiane au Québec. Ces sociétés se sont épanouies, du milieu du 4^{ème} millénaire avant l'ère commune jusqu'au XIV^{ème} siècle, de la côte Atlantique au Mississippi. On estime à plusieurs milliers le nombre de ces édifices, tumulus, tertres, pyramides et autres effigies animales gigantesques en terre dont les premiers ont été aménagés vers 3 400 avant notre ère.



Effigy mound dit Serpent Mound – Ohio

Au moment où on se pose la question de comprendre les dynamiques de fonctionnement des sociétés du Néolithique moyen dans le Morbihan sud, autour du centre de pouvoir que constitua Carnac au milieu du V^{ème} millénaire, avec leurs échanges à longue distance de biens de prestige, il n'est pas inintéressant de jeter un œil de l'autre côté de l'Atlantique et de trouver dans ces sociétés pré et protohistoriques, fonctionnant comme des économies-mondes, quelques fructueux éléments de réflexion.

Cette causerie nous permettra de découvrir une archéologie américaine qui commence avec les premières explorations effectuées en 1784, sur les tumulus de sa propriété de Virginie, par Thomas Jefferson (initiateur des techniques de fouilles stratigraphiques et... futur président des États-Unis !) aux données les plus récentes de la recherche dans le cadre complexe de la réaffirmation sociale et politique des « Native Americans ». Nous évoquerons aussi l'histoire de la colonisation du continent nord-américain, moins connue que celle de l'Amérique Centrale et du Sud. Enfin, ce sera aussi l'occasion d'un beau voyage dans les paysages méconnus de l'est des États-Unis... »

ACTUALITÉ

- En 1894, Edouard Piette découvrait dans la grotte du Pape, à **Brasempouy (Landes)** la désormais célèbre "**Dame à la capuche**", petite figurine en ivoire de mammouth du Gravettien. Pour célébrer ce **120^{ème} anniversaire**, diverses manifestations (conférences, ateliers) seront organisées par la Maison de la Dame, à Brasempouy, dans le cadre des **Journées Nationales de l'Archéologie, les 6 et 7 juin 2014**.

Renseignements au 05.58.89.21.73.

Dans ce même espace muséographique, du 15 février au 30 novembre 2014, l'exposition "Des silex et des hommes" présente les réseaux de distribution du silex de Chalosse au cours de la préhistoire.

- **Journées de la préhistoire 2014, aux Eyzies-de-Tayac (Dordogne)**

Certains d'entre vous passeront peut-être leurs vacances estivales dans le Périgord. Pour ceux qui y seraient au mois d'août, nous signalons les "Journées de la Préhistoire 2014", organisées par la Société d'Etudes et de Recherches Préhistoriques des Eyzies, qui auront lieu **du 5 au 14 Août**. Ces journées, qui comprennent cours-vidéo, conférences et visites de sites, sont gratuites et ouvertes à tout public.

Renseignements sur www.serpe.org, ou par téléphone au 04 92 75 21 25 ou au 06 76 42 95 83.

UNE GRAVURE SCHÉMATIQUE EN TRIPLE ZIGZAG A FORMIGUÈRES (PYRÉNÉES-ORIENTALES)

Patrick LE CADRE, Sylvie PAVAGEAU, Thierry PAVAGEAU

La présentation de la « Peira escrita » de Formiguères, en Capcir, par notre ami Hubert Jacquet (Jacquet, 2012), nous avait donné envie de visiter ce site pyrénéen, à près de 2260 m d'altitude, où plusieurs blocs de schiste tabulaires portent des gravures. Ce sont des signes schématiques attribués pour les-uns à la protohistoire, pour d'autres au Moyen-âge ; y figurent également des inscriptions et graffiti plus récents, voire contemporains.

Profitant d'un séjour dans la région, en juin 2013, nous avons décidé d'entreprendre une randonnée jusqu'à ce lieu. Nous sommes partis du parking de la Barraca de la Jaceta et avons remonté la vallée du Galbe, puis longé la rivière de la Peira escrita.

Circonstances de la découverte

Chemin faisant, en observant les pierres du sentier, à l'est du ruisseau, nous avons repéré une petite dalle schisteuse horizontale, dont la surface lisse affleure le niveau du sol.

Il faut s'accroupir pour discerner quelques discrètes incisions qui se révèlent être un motif rudimentaire constitué de plusieurs lignes brisées. Sans doute avons-nous eu la chance de bénéficier d'un éclairage favorable à la lisibilité de la gravure, car la pierre présente également des micro-fissures et la différence entre sillons naturels et traits anthropiques n'est pas évidente au premier coup d'œil.

Comme nous n'étions pas équipés pour procéder à un relevé in situ, nous avons photographié et localisé par GPS la gravure rupestre (*Fig.1*). Nous n'indiquerons ici que l'altitude de l'endroit : 2244 m.

Nous ignorons si cette dalle est inédite ou si elle a déjà fait l'objet d'un signalement ; elle ne semble pas figurer dans le récent ouvrage de P. Campmajo (Campmajo, 2012) ni dans celui de J. Abelanet (Abelanet, 1990), pourtant abondamment illustrés. Compte tenu de la multitude de gravures, des informations imprécises sur les lieux de découverte (souvent intentionnellement de la part des « inventeurs »), des articles publiés dans des revues peu accessibles... il n'est pas toujours aisé de savoir ce qui est connu.

Dans le doute, il nous paraît intéressant de publier cette note.



Fig. 1 et 2 – Photographie et dessin de la gravure de Formiguères, d'après photographie.

Cliché et dessin : P. Le Cadre

Etude de la gravure

S'il est évident de désigner le haut d'un motif sur un plan vertical, il en va autrement pour une dalle à plat sur le sol : la lecture des tracés non figuratifs, alors, varie selon l'emplacement de l'observateur.

Par convention, nous avons considéré que la plus grande longueur correspondait au sens vertical de la gravure. L'examen a été fait à partir des clichés, un calque étant réalisé sur rhodoïd pour un suivi du tracé le plus fidèle possible.

On constate que le motif a été incisé à l'aide d'un instrument pointu (probablement métallique) : les rayures sont fines, étroites, peu profondes.

Les traits sont organisés en trois lignes plus ou moins parallèles, constituées d'une série de chevrons tournés alternativement à droite ou à gauche.

Quelques interruptions dans la partie supérieure semblent être dues à l'érosion.

Une étude attentive permet de déceler une autre série de traits moins nets mais plus épais, qui interpénètrent le motif décrit précédemment. Une série de traits quasi parallèles coupe perpendiculairement la figure en zigzag ; un

trait arciforme dédoublé à sa base remonte jusqu'au milieu du premier motif ; le croisement de plusieurs autres traits suggèrent un soléiforme. Pour une meilleure compréhension, nous renvoyons le lecteur au dessin (*Fig. 2*).

Selon P. Hameau (Hameau, 2001, p. 587), « le zigzag de l'art schématique linéaire est généralement vertical » (il y a quelques exceptions) ; « un axe rectiligne préalable est parfois tracé et guide l'orientation du zigzag ». Nous retrouvons cette caractéristique dans la gravure de Formiguères.

Signes de protection ?

Par la technique d'exécution et par son style, cette gravure s'inscrit dans l'art schématique linéaire, « expression graphique qui utilise prioritairement des signes pour véhiculer ses concepts » (Hameau, 2004, p. 153).

Disons simplement que pour beaucoup d'auteurs, les signes en zigzag évoquent l'eau ou la foudre. Les soléiformes sont fréquents dans l'art rupestre, tout comme les traits parallèles régulièrement représentés dans le corpus des gravures de Cerdagne (Campmajo, 2012, p. 115).

Dans un milieu rude comme celui de la montagne, les phénomènes naturels se trouvent rapidement amplifiés dans l'esprit d'individus isolés, donc vulnérables : grondement du tonnerre, grêle, écho, crue, éboulis soudain... revêtent un aspect mystérieux, inquiétant, effrayant et suscitent l'angoisse.

Ne seraient-ils pas le fait de forces hostiles invisibles ? Pour se protéger des maléfices on a recours à des signes codifiés, censés prémunir contre ces dangers.

Certains signes gravés, que nous ne savons décrypter, pourraient se rapporter à ces pratiques et être la traduction de rites apotropaïques ancestraux, révélant un univers mental indissociable d'un certain mode de vie. Cette proposition est insuffisante pour élucider le sens profond de ces gravures - car il est aventureux de vouloir expliquer sans connaissance des mythes qui les accompagnaient -, mais nous ne la croyons pas moins vraisemblable que d'autres.

Ancienneté de la gravure

Comme nous l'avons écrit plus haut, nous percevons deux phases de réalisation, l'une pour les traits rectilignes, l'autre pour les chevrons. A la seule vue des photographies, dire laquelle serait la plus ancienne est hasardeux, même si nous aurions tendance à assigner une antériorité aux traits rectilignes en raison de leur quasi effacement. Une observation directe

serait indispensable pour valider cette hypothèse ; sans écarter la possibilité d'un assemblage formant un motif unique.

Il serait aussi nécessaire de prospecter dans les environs pour rechercher d'éventuelles autres gravures, car nous avons repéré à proximité un rocher portant un faisceau de traits incisés subparallèles, impossibles à interpréter ; nous n'avons pas le temps de poursuivre nos investigations.

Le rattachement à une période précise est délicat, aussi resterons-nous très prudents en matière de datation. Par comparaison avec des gravures pyrénéennes de même répertoire, la période ibère peut-être envisagée.

Comparaisons et conclusion

Il n'est pas besoin d'aller très loin pour trouver des rapprochements ; nous empruntons à P. Campmajo quelques exemples :

- à Osséja (zone 4, roche 21 n°1, p. 174), sont signalées « trois lignes verticales et une en arc de cercle. A droite deux zigzags sont réunis dans la partie supérieure ».

- à Osséja (zone 6, roche 8 n° 3, p. 192), on voit un « signe rayonnant apparaissant dans un faisceau de lignes verticales ». Comme sur notre gravure, on note la présence d'un double trait dans la composition. Coïncidence ?

- à Osséja toujours (zone 1, roche 12 n°6, p.117), « un trait... se termine par une courte fourche ». « Le sens des fourches nous échappe », précise l'auteur.

Faut-il voir dans ce détail une volonté du graveur, ou un simple accident du tracé ?

Nous avons réuni ces signes sur une même planche (*Fig. 3*).



Fig. 3 – Quelques éléments de gravures schématiques d'Osséja que l'on retrouve sur la gravure de Formiguères.
D'après P. Campmajo

- Notre attention est particulièrement retenue par une gravure de la roche A de la « Peira escrita » que J. Abelanet (Abelanet, 1990, p. 118) décrit comme « trois zigzags associés à un signe composé » ; cela ressemble de façon troublante à la nôtre ; on y retrouve les mêmes éléments à quelques variantes près (*Fig. 4*). Cette analogie pour deux gravures d'un même secteur n'est sans doute pas fortuite ; elle doit être prise en compte et inviter à la réflexion.

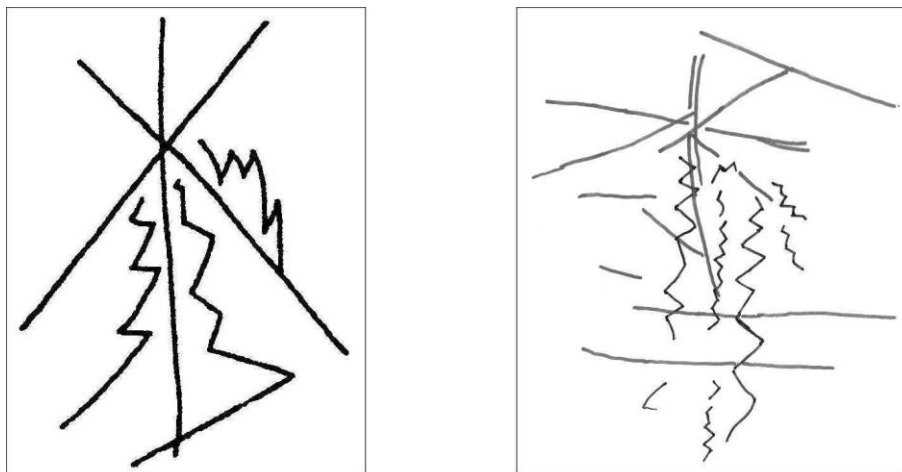


Fig. 4– Comparaison d'une gravure de la roche A de la « Peira escrita » et de la nouvelle gravure découverte ; on y remarque les mêmes éléments : zigzags, ligne axiale, croisillon, soléiforme.

Bibliographie :

ABELANET Jean, 1990 – Les roches gravées nord-catalanes. Centre d'études préhistoriques catalanes, n° 5, 210 p. - Edit. Revista Terra Nostra.

CAMPMAJO Pierre, 2012 – Ces pierres qui nous parlent. Les gravures rupestres en Cerdagne (Pyrénées orientales) des Ibères à l'époque contemporaine. Thèse de doctorat en Archéologie, Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales, Toulouse, 2008. Edit. Trabucaire, 639 p.

HAMEAU Philippe, 2001 – L'art schématique linéaire dans le sud-est de la France. *L'Anthropologie*, 105, p. 565-610.

HAMEAU Philippe, 2004 – Le rapport à l'eau de l'art post-paléolithique. L'exemple des gravures et des peintures néolithiques. *Zephyrus*, Universidad de Salamanca, n° 57, p. 153-166.

JACQUET Hubert, 2012 – Gravures rupestres nord-catalanes. « La Peira escrita » - Formiguères (Pyrénées orientales). Feuillet mensuels de la Société Nantaise de Préhistoire, février, n° 488, p. 10-19.

DANS LA PRESSE

QUAND L'ANALYSE D'UNE DENT REVELE LA COULEUR DES YEUX D'UN CHASSEUR-CUEILLEUR

Tout a commencé en 2006, lorsque des promeneurs découvrirent deux squelettes dans la grotte de la Brana-Arintero, province du Leon, dans le nord de l'Espagne.

L'enquête de police s'orienta d'abord vers un meurtre, mais il s'avéra rapidement que les ossements dataient de 7 000 ans environ. L'affaire concernait donc plutôt les archéologues et les paléo-anthropologues, qui se penchèrent alors sur ces vestiges humains.

L'enquête de police s'orienta d'abord vers un meurtre, mais il s'avéra rapidement que les ossements dataient de 7 000 ans environ. L'affaire concernait donc plutôt les archéologues et les paléo-anthropologues, qui se penchèrent alors sur ces vestiges humains. L'équipe internationale dirigée par le Professeur Carles Lalueza-Fox, de l'Institut de biologie évolutive de Barcelone, a pu prélever un fragment d'ADN sur une molaire de l'un des squelettes (appelé Brana 1) et en déterminer le profil génétique ; l'analyse du génome a révélé que ce chasseur-cueilleur ibérique présente la mutation du gène responsable de la couleur bleue des yeux, mais pas celle correspondant à la peau claire : il avait donc la peau et les cheveux foncés, même s'il semble avoir été plus proche des Européens du nord actuels que de ceux du sud. La mise en évidence de la peau foncée à cette époque laisse supposer que des populations préhistoriques à pigmentation foncée vécurent en Europe jusqu'à une date beaucoup plus tardive qu'on ne le supposait jusqu'à présent. On considérait que la couleur de la peau clair avait évolué dès le paléolithique supérieur, en lien avec les faibles rayonnements UV en haute latitude.

Les analyses ont aussi montré que l'homme étudié était par ailleurs intolérant au lactose du lait et ne pouvait digérer des aliments riches en amidon.

Il est possible que le changement des habitudes alimentaires (passage de la chasse et de la cueillette à l'agriculture et à l'élevage, et diminution de l'apport en vitamine D) puisse être - au moins en partie - à l'origine de ce changement de carnation.

Les progrès techniques permettent d'étudier de mieux en mieux les vestiges osseux, et l'archéo-génétique sera certainement décisive pour la connaissance de l'homme préhistorique.

*Patrick Le Cadre
(n.d.l.r. : information également proposée par Gérard Gouraud)*

Hommage à Michel Tessier

Michel !

Lorsqu'ils se pencheront sur l'histoire de notre région, les historiens des sciences retrouveront les traces de tes nombreuses publications, de ta thèse, de tes contributions aux activités de la Société Nantaise de Préhistoire et à quelques colloques internationaux. Période après période, ils pourront dresser l'inventaire des sites et des objets que tu as accumulés et ils salueront sans doute tes talents de prospecteur.

Cependant, nos collègues archéologues présents aujourd'hui savent que ta passion pour notre métier ne saurait se résumer à un simple catalogue de découvertes.

À une époque où les professionnels de l'archéologie prétendaient que la science commence avec l'organisation de fouilles méthodiques, avec modestie mais avec conviction, tu démontrais déjà l'intérêt d'une approche continue, quasi-quotidienne, pour ne pas dire intime, de ce que la nature peut révéler du passé de l'humanité. Comme d'autres archéologues amateurs – que je préfère appeler « archéologues libres » - tu démontrais l'existence d'une approche nouvelle dans laquelle le moindre indice peut tenir une place importante. Nous n'étions que des prédécesseurs venant cueillir, au gré de notre intérêt du moment, les meilleurs morceaux d'une collecte sans fin, avec lesquels allaient se bâtir nos propres réputations de « spécialistes ». Après notre départ, tu reprenais ta quête minutieuse, guidé par une curiosité jamais satisfaite. Tu bâtissais une autre réalité archéologique, celle d'un Pays de Retz vivant à travers les âges, jusqu'aux périodes les plus récentes. Ainsi, plusieurs décennies avant quiconque, tu avais compris l'intérêt d'une exploration des décharges contemporaines, et je crois me souvenir que le musée de Bourgneuf te doit ses toutes premières collections, issues en partie de ces délestages. Si cette manière discrète de faire exploser nos spécialisations étriquées est aujourd'hui à la mode, tu en as été l'un des pionniers.

Notre spécialisation soi-disant nécessaire, ainsi que l'exigence universitaire de réaliser des maîtrises et des thèses individuelles ne pouvaient qu'aggraver la tendance naturelle à nous replier sur les collections que nous étudions, sur nos interprétations des vestiges et à nous les approprier jusqu'au moment des publications.

Dès notre première rencontre, en 1964, lorsque Pierre-Roland Giot m'a conduit jusqu'ici, tu m'as donné une première leçon, celle d'une générosité désintéressée. « *Vous vous intéressez aux pierres taillées du Mésolithique ? Les voici, prenez-les et faites en bon usage* ». Ce à quoi Madame Tessier ajoutait : « *Je suis sûre que vous n'avez pas déjeuné ce midi. Asseyez-vous,*

j'ai préparé quelque chose ! » C'est grâce à cette générosité que je suis entré au CNRS pour étudier le Mésolithique, et que, quelques années plus tard, ma carrière a pris un tournant imprévu lorsque P.-R. Giot m'a demandé de consacrer mon temps au sel préhistorique. Si j'ai poussé cette recherche très loin vers l'ethnologie, c'est que tu m'avais déjà mis sur la voie en me montrant que le vestige archéologique n'est pas une fin en soi, que les gestes qui l'ont fait naître révèlent un monde sans lequel il est dénué de sens. Il est devenu banal de le dire, il n'était pas évident de l'affirmer dans les années 1960.

Cependant, même si nos rencontres avaient un but savant, elles étaient d'abord empreintes d'amitié. Aujourd'hui encore, je suis persuadé que la qualité d'une recherche est considérablement enrichie par l'ambiance dans laquelle elle se déroule : il n'y a pas de recherche neutre, il n'y a pas de résultats bruts dégagés de toute affectivité et, si c'est le cas, ils sont, là aussi, dénués de sens.

Tant que tu as pu parler, à chacune de nos rencontres nous échangeons nos souvenirs de cette époque où, à Colchester, à Hallstatt et ailleurs, les quelques spécialistes européens du sel formaient une joyeuse équipe de congressistes s'émerveillant devant les débris informes de quelques briques mal cuites. Tu viens de rejoindre Karl Riehm, Kay de Brisay et Yoshiro Kondo. Dorothee Kleinmann se joint à moi pour dire que nous ne t'oublions pas.

Ta silhouette vive, truelle à la main, m'accompagnera longtemps encore sur les estrans et les falaises à la poursuite de ces insignifiants témoins du passé qui nous ont réunis : quelques tessons de la taille d'un ongle, révélateurs de tout un monde autant que d'une passion pour la recherche désintéressée, et de notre amitié.

Pierre GOULETQUER

Agenda

- **Sortie familiale : 22/06.**
- **Prochaines réunions de bureau : 17/05 et 22/06, rue des Marins, à 17h15.**
- **Ateliers d'Etudes Préhistoriques : 17/05 et 22/06, même adresse que précédemment de 14 h 30 à 17 h.**

Au programme du prochain atelier : rédaction de l'article sur le site de Bégrolles, en vue d'une publication dans les Feuilletés d'octobre.
